

POUR LES CULTIVATEURS

Trop bête pour faire un veau

De la douceur, s'il vous plaît

Un grand propriétaire de mes amis me racontait qu'il est arrivé à ses étables, un de ces quatre matins, juste à temps pour ne pas voir mourir un de ses veaux. Un valet de ferme, mis en colère par je ne sais trop quelle bêtise du jeune animal—comme nous, ils commencent à en faire dès la jeunesse—le frappait consciencieusement avec un banc à vache en lui déclarant avec mépris qu'il était "trop bête pour faire un veau".

Ce valet méritait assurément quelque bonne volée, et il est probable que le propriétaire lui a servi quelque chose de son crû, sans le concours du banc à vache.

Car l'on ne saurait croire tout ce que l'on perd en maltraitant les animaux et en aliénant leur amitié—eh ! il se trouve des pessimistes pour affirmer qu'en ce sentiment ils sont supérieurs aux hommes ! Il ne faut rien en croire, bien entendu, mais en tout cas leur amitié nous est précieuse, ne fut-ce que pour se laisser caresser, les bonnes bêtes.

D'abord on ne gagne rien en "margant" les animaux !

Quand j'étais tout petit, je me rappelle avoir gâté à tout jamais une des vaches de mon père, une de ses meilleures, par dessus le marché. Cette vache ruait avec entrain dès que nous passions derrière elle. Pourquoi cette malice ? Les annales de l'époque n'en font pas mention, mais j'ai toujours douté que certaines agaceries l'un petit gamin y étaient pour quelque chose ; en tout cas, c'est tout ce que j'en sais et je le tiens pour avoir entendu mon père en informer ma mère, un certain soir alors que j'aurais dû dormir profondément.

Animé des meilleurs sentiments j'entrepris avec une logique toute enfantine de corriger cette vache, pour son plus grand bien... et le nôtre surtout. Une fourche me servit d'argument, et placé courageusement derrière mon élève... à distance suffisante toutefois... j'entrepris de la piquer à chaque ruade. Mes premiers exhortations, si l'on peut appeler ça des exhortations, furent accueillies par une série de ruades des mieux réussies. Je n'hésitai pas à juger que ma vache n'entrait pas encore tout à fait dans l'esprit de la chose et je ne me décourageai pas, loin de là... "qui bene amat" Les ruades augmentant—mon zèle de même—je piquai avec plus d'insistance. Bref ! tout en revolvait de part et d'autre quand

mon père, attiré par je ne sais quoi, eut le mauvais goût d'entrer subitement dans l'étable.

Je suis trop modeste pour vous faire connaître ce que je reçus, séance tenante, en récompense de... mon zèle... il est si rare que l'on récompense le zèle ici-bas. Qu'il vous suffise de savoir que je pris la résolution de déployer mon activité dans d'autres œuvres.

Par la suite mon père a été dans l'obligation de vendre cette vache pour la boucherie, tant elle n'a pas su profiter de mes leçons.

Et c'est ainsi que cent fois sur cent l'on est perdant quand on frappe et on traite durement les animaux.

Je sais bien que l'on devient quelquefois à bout de patience et qu'un bon coup, mieux une brave volée de coups, renforcée d'un beau morceau d'éloquence donne une satisfaction profonde, du moins... aussi longtemps que l'on a pas réalisé sa sottise ; mais après ? qu'a-t-on gagné ?

Un animal qui a goûté du bâton devient craintif à l'excès, maladroit. Toujours dans l'expectative de nouveaux coups, il ne cesse de chercher à se garer et c'est en pareille circonstance qu'il fait le plus de bêtises.

Et puis il est parfaitement prouvé que les mauvais traitements infligés aux vaches incitent celles-ci à "retenir" leur lait. Tous les éleveurs savent cela. Si l'on sait que le lait le plus riche en matière grasse est celui de la fin de la traite—la science le prouve—l'on comprendra que le lait "retenu" est le plus précieux.

Les mauvais traitements ont donc ces excellents effets :

- a) Vous n'avez pas corrigé votre vache ;
- b) Bien plus, elle est devenue de plus en plus vicieuse ;
- c) Elle s'est fâchée contre vous et "retient" son lait ;
- d) D'où, perte en qualité et en quantité.

Voilà : Y êtes-vous ?

ARMAND LETOURNEAU

AVIS

Le Docteur Z. Vézina, de Fraserville, spécialiste pour les yeux, nez, gorge et oreilles viendra à Edmundston tous les deuxièmes et quatrièmes lundis et mardis de chaque mois, et se tiendra à la disposition de ceux qui voudront le consulter, du lundi midi au mardi soir, chez Monsieur Jos Gagné près de l'Hôtel Royal.

Le Rosaire du Moine

Décembre touchait à sa fin.

Un ciel bas, d'une teinte grise uniforme, s'étendait comme un manteau de plomb sur les campagnes rhénanes. La nuit venait glaciale et sombre. Frère Romuald, moine quêtteur du monastère d'Aspremont, assujettit sa besace sur son épaule et, à pas lents, tout en égrenant son rosaire, reprit à travers le bois le sentier qui devait le conduire à sa sainte demeure.

Il était bien vieux, bien cassé, le bon moine. Son front chauve, qu'il livrait sans pitié aux morsures de la lise, se courbait très bas vers le sol ; sa longue robe, d'une blancheur de neige, flottait sur sa robe de bure, qui accusait une ossature de squelette ; il marchait péniblement, trebuchant souvent sous le faix, pourtant c'était d'une voix joyeuse qu'il répétait la douce invocation : "Ave, Maria, gratia plena".

Rien ne pouvant troubler la prière du saint homme, ni les loupes affamés qui hurlaient, ni les sangliers qui s'agitaient menaçants dans leur bauge, ni les nocturnes qui s'envolaient autour de lui en poussant leurs cris lugubres. Le vieillard marchait, marchait toujours, insensible à tout, oubliant la terre pour s'entretenir avec le ciel. Le rosaire remplissait son vieux cœur d'une extase scraphique.

Les ténèbres s'épaississaient de minute en minute. Le vent redoublait de violence, tordant les arbres, sifflant, rugissant, se lamentant. Au-dessus de la tête de Frère Romuald, des serpents en fureur faisaient entendre des craquements sinistres. Des haliers, de toutes parts, s'élevaient comme des gemissements. On eût dit des plaintes d'âmes en peine.

Frère Romuald redoubla de prières. Le rosaire glissait sans cesse entre ses doigts noueux et sa bouche ne se la-sait pas de répéter : "Ave Maria".

Au bord du sentier et à demi cachés derrière un énorme roc, trois hommes, aux carrières terribles, armés de couteaux et de massues, se tenaient aux aguets échangeant à voix basse de brèves paroles.

Soudain, l'un d'eux dit :

— Un voyageur... attention... il approche :

Un frisson courut les membres de ces hommes ; leurs yeux s'enflammèrent, leurs mains se crispèrent sur les armes. Retenant leur souffle, ils se tinrent prêts à bondir sur leur proie.

Quelques secondes s'écoulèrent.

Le voyageur approchait il n'était plus qu'à vingt pas.

Un rayon de lumière filtrant à

travers les branchages des arbres, tomba sur sa tête blanche qu'il entourait d'une auréole.

— Un moine ! grommela Wilhem le plus jeune des chenapans, avec une sourde colère.

— Oui, je le reconnais, dit Gaspard, le plus âgé, c'est le moine quêtteur du monastère d'Aspremont.

— Belle capture, ami Gaspard.

— Pas si mauvaise, Wilhem. Le vieux plie sous le faix du butin qu'il vient de recueillir.

Ce sera œuvre pie de décharger un peu ses vieilles épaules, dit à son tour Fritz, le troisième larron.

Ils étouffèrent un ricanement sauvage.

— C'est à toi de frapper, Fritz.

— Je le ferai volontiers ; mon couteau ne s'émoussera pas sur cette vieille carcasse.

Le moine était à trois pas. Il marchait, répétant toujours : "Ave, Maria".

Gaspard s'était penché à l'oreille de Fritz.

— Frappe, lui dit-il, c'est le moment.

— Oh ! non, non... Je n'ose.

— Lâche !

Le bandit se redressa sous l'injure, prêt à se ruer sur son complice.

Pourtant, il se contint, et ce fut d'une voix tremblante qu'il dit :

— Voyez... voyez... Là... sur le sol.

De son doigt étendu, il montra quelque chose qui avait roulé aux pieds du moine et qui, dans l'obscurité, jetait une lueur blanche, pleine de rayonnement. Ce quelque chose avait la forme d'une rose... Oui, c'était bien une rose, une rose blanche, avec un léger incarnat dont le parfum pénétrant se répandait aux alentours.

Et le bon moine, continuant sa marche en semait ainsi à chaque pas sur le sentier.

Des ses lèvres s'onvraient pour la douce invocation : "Ave, Maria", une rose s'en échappait et l'emportait là, répandant son parfum et jetant sa lueur mystérieuse.

Les bandits, terrifiés, étaient devenus immobiles et muets.

En présence de ce merveilleux spectacle, leurs projets homicides s'étaient évanouis comme la neige au soleil printanier.

Gaspard, pourtant que le Malin ne pouvait se résigner à lâcher, dit d'une voix sourde : — Suivons-le... Peut-être que tout ceci n'est que supercherie et mensonge. Nous verrons bien.

Ses compagnons, sans répondre, le suivront émus et frémissants.

"Ave, Maria..."

Frère Romuald, quittant les bois touffus, s'engagea dans le sentier qui serpente à travers les ravins et les bruyères vers la vieille abbaye d'Aspremont qui mûtrait sa silhouette sur la colline sombre.

L'obscurité devenait de plus en plus glaciale. Le bon moine mar-

chait toujours, ne se laissant distraire par rien, semant des roses avec les "Ave Maria".

Il y avait à chaque pas de ces roses mystérieuses ; elles jalonnaient la voie d'une traînée d'étoiles.

Les bandits terrifiés, eurent un court colloque.

— Que vous semble de cela ? demanda Wilhem.

— C'est merveilleux, répondit Gaspard.

— Ce moine est un saint, dit à son tour le troisième larron.

— Oui, un saint et un grand saint, reprit Wilhem. Nous avions formé le dessein de le tuer, un uiracle arrache les armes de nos mains.

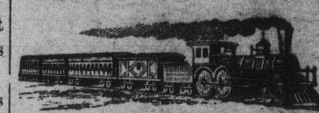
— Oui, oui, je brise mon poignard, s'écria Fritz.

— Le fait est que Satan en personne, ajouta Gaspard, Satan le maudit, n'oserait porter la main sur ce vieillard, pour lequel la benoîte Vierge Marie ouvre les jardins fleuris du ciel.

— "Ave Maria gratia plena", dit la voix du moine dans l'éloignement.

Mus par une même inspiration, les trois bandits le suivirent de loin sans plus échanger un mot. Sa trace était facile à reconnaître sur ce chemin semé de roses mystérieuses.

— L'écho paroissial du Sacré-Cœur."



CHEMIN DE FER TEMISCOUATA

HORAIRE depuis le 28 Août 1916

Dép. Riv. du Loup 7.00 a. m.
Express : Arr. Connors N. B. 12.55 p. m.
Dép. Riv. du Loup 10.00 a. m.
Mixte : Arr. Edmundston, Jc. 4.50 p. m.
Dép. Edmundston, Jc. 8.15 a. m.
Express : Arr. Riv. du Loup 2.15 p. m.
Dép. Connors N. B. 3.10 p. m.
Mixte : Arr. Riv. du Loup 9.10 p. m.
Service quotidien excepté les dimanches.
Correspondance à Edmundston Jet avec le Can. Pac. Ry. pour Woodstock, Frédéricton et St-Jean N. B., Houlton, Presque Isle, Caribou, Fort Fairfield, Me. Ri à Rivière du Loup avec tous trains express de l'Intercolonial Ry.
Pour plus amples informations, prospectus, etc. s'adresser à
P. X. Bélanger, Agent général Passagers et Fret.

BUANDERIE

J'informe les Dames et Messieurs qu'à partir du 15 mai je recevrai tout habit ou robe que je nettoierai et presserai de façon à ce que tout le public soit satisfait.

Ouvrage Garanti. Prix modérés.
HARRY FONG,
Edmundston.

Si vous voulez faire plaisir à une amie, venez au "Madawaska" et achetez lui une belle boîte de papier et enveloppes de luxe.

RESIGNATION

Je viens à vous, Seigneur, Père auquel il faut croire !
Je vous porte, apaisé.
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé.

Je viens à vous Seigneur, confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent.

Je conviens à genoux que vous seul, Père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive
Par votre volonté.
L'âme, de deuil en deuil, l'homme, de rive en rive
Roule à l'éternité...

Dès qu'il possède du bien, le sort le lui retire ;
Rien ne lui fut donné dans ses rapides jours
Pour qu'il n'en puisse faire une demeure et dire :
C'est ici ma maison, mon champ et mes amours !

Il doit avoir peu de temps tout ce que ses yeux voient,
Il vieillit sans soutiens.
Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient,
J'en conviens, j'en conviens !...

Dans vos cieus, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Vous préparez, Seigneur, des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément !...

Victor HUGO.

POUR VOS

IMPRESSIONS COMMERCIALES

Adressez-vous
à l'imprimerie

"LE MADAWASKA"

: Travail Rapide et Soigné :

DEMANDEZ NOS PRIX

Abonnez-vous au **"MADAWASKA"**